

Préface

Les diasporas comme acteurs transnationaux... L'ouvrage que les lecteurs tiennent entre leurs mains ne remet pas en cause ce constat maintes fois vérifié, mais montre avec force qu'en amont et en aval de cette institutionnalisation il y a des temps individuels, genrés ou générationnels qui se tissent, des espaces qui se construisent et se transforment en partant d'un point d'ancrage initial, mais sans interdire diverses formes de mobilité, des identités qui se forment aux croisements des microliens groupusculaires et des macro-allégeances nationales ou supranationales, des loyautés qui perdurent vis-à-vis des engagements parfois forts anciens, qui se transfigurent cependant au gré des événements.

Réfugiés kurdes de Turquie en France et en Belgique de 1977 à nos jours rappelle d'abord un fait tellement élémentaire que l'on finit par l'oublier : à la base de ce qu'on peut désormais raisonnablement qualifier de diaspora kurde, il y a un *processus* de diasporisation : le départ en exil des Kurdes de Turquie ne peut se comprendre sans prendre en compte le système de domination, de coercition et de violence symbolique, qui criminalise le fait kurde. Structurel, surdéterminant les rapports de pouvoir dans ce pays, ce système produit des vagues de répression aux effets souvent irréversibles dans certains contextes conjoncturels denses, comme sous le régime militaire des années 1980 ou dans le sillage de la stratégie de la terre brûlée qu'Ankara a mise en place dans les années 1990. C'est bien cette brutalisation du temps et de l'espace dans le pays d'origine qui explique le départ de nombre de Kurdes vers l'Europe du tournant des années 1980 à nos jours. Et c'est leur capacité à se doter, au bout d'un parcours de plusieurs décennies, de repères de sens et de confiance sur leur terre d'accueil, à s'y reconnaître comme composantes d'une même communauté, mais aussi à s'y différencier en termes de genres, de générations et de classes, qui les transforment en une diaspora.

D'une grande érudition mais aussi d'une indéniable fibre poétique, sensible aussi bien aux débats théoriques complexes et aux grands récits historiques qu'aux *historias minimas* et aux petites narrations des exilés kurdes ordinaires, l'ouvrage de Coline Rondeau se particularise, entre autres, par trois qualités : tout en puisant dans une vaste littérature scientifique et

interdisciplinaire sur les faits migratoires dans toutes leurs complexités, elle prend quelque distance avec les discours postcolonialistes/« subalternistes » qui marquent la littérature des dernières années et fait résolument le pari de rester au plus près du terrain ; sans oublier l'enquête ethnographique menée avec un grand respect à l'égard de ses interlocuteurs, elle explore non seulement les données de ses deux terrains, mais aussi plusieurs fonds, absolument impressionnants, d'archives inédites, officielles dans le cas français, privées dans le cas belge ; et, enfin, sans nullement se dérober à l'épreuve de l'empirique, elle restitue les récits et les témoignages personnels, non pas pour y puiser la « vérité » d'un moment ou d'une trajectoire migratoire donnée, mais pour procéder à une puissante montée en généralité. Elle montre ainsi comment se forment et s'expriment des subjectivités kurdes qui se transforment parfois sous l'effet de leurs simples modes rhétoriques, des rituels et des rites de passage qui se dotent d'une historicité et se légitiment par un macrorécit sur la kurdicité, mais qui se renouvellent aussi en permanence pour permettre au groupe de s'« institutionnaliser » dans une relative autonomie par rapport au « pays d'origine » et gagner ainsi un dynamisme interne en Europe même. Ce processus migratoire/diasporique ne se réduit pas aux faits, aux dates et aux chiffres qui lui apportent ses clefs d'intelligibilité, ni même aux seules dimensions procédurières qui le transforment en un objet de recherche « froidi » par le temps écoulé, et « saisissable » par conséquent à l'aide d'un certain nombre de critères tangibles. Dans le parcours qui commence par la déposition d'une demande d'asile et se termine par la naturalisation, un témoignage, un récit, une lettre administrative, une requête, un formulaire... peuvent tout à fait prendre une allure littéraire, voire, comme Coline Rondeau le montre nombre de citations à l'appui, se penser comme de purs exercices de style dramatiques. Comment s'étonner dès lors que l'ouvrage présent se fait lui-même lyrique sans nullement perdre pour autant de sa rigueur scientifique ?

Tout au long de son étude, Coline Rondeau fait preuve d'une excellente maîtrise du rapport dialectique qui se noue entre, d'une part, les repères fixes sans lesquels les immigrés et *a fortiori* les réfugiés politiques ne sauraient « se poser », utiliser le *hic* et le *nunc* pour faire l'inventaire du passé, charger le présent, à savoir ce temps d'arrêt dans un parcours souvent tragique, du sens, et d'autre part, la précarité, l'incertitude, l'indéterminé, le « qui vive » et l'« en-devenir » qui marquent la nouvelle phase de leur vie... L'exil est une contrainte, mais une contrainte qui a aussi une évidente dimension libératrice : il est, avant tout, ce lieu où l'on peut se défaire non pas des prénoms et des noms de famille que l'on porte, mais de la charge qu'ils contiennent. Beaucoup de « purs » Kurdes, qui n'ont pas eu le droit de choisir leurs noms de famille, s'appellent « Race-Pure », « Race-Blanche », « Turc-Pur », « Sang-Pur », « Sang-Turc »... Le fait de pouvoir enfin se dire Kurde dans l'exil et par l'exil permet de « désarmer »

l'état civil turc, qui, dans le « pays d'origine » fonctionne comme un organe de domination physique et de violence symbolique. Le reste suivra : un imaginaire cartographique qui trace les frontières du Grand Kurdistan, un récit historique propre, un drapeau, un calendrier, un hymne national... qui s'opposent frontalement à ceux imposés par la Turquie et peuvent désormais être fièrement assumés.

La démarche dialectique qu'adopte Coline Rondeau la conduit en outre à prendre en considération quatre axes complémentaires déterminant, chaque fois selon des modalités qui lui sont propres, toute communauté diasporisée : la temporalité, la spatialité, la mobilité et la professionnalité qui permet leur agencement.

La temporalité d'abord, puisqu'un immigré kurde, aussi isolé ou « apolitique » soit-il, se déplace en réalité entre plusieurs passés qui ont durablement marqué son temps générationnel et transgénérationnel : une temporalité longue remontant aux grands bouleversements du tournant des années 1980 au Moyen-Orient, et plus particulièrement dans un Kurdistan à cheval sur l'Iran, la Turquie, la Syrie et l'Irak, qui sont à la base de la formation d'une « diaspora » kurde en Europe, une temporalité médiane renvoyant aux vagues de départs successives comme celle des années 1990, et une temporalité générationnelle très resserrée notamment pour les plus jeunes partis dans les années 2000-2010 après plusieurs années de politisation, voire de prison, alors qu'ils n'avaient pas encore soufflé leurs vingt bougies. Une telle déclinaison du temps va de pair avec la naissance, en exil et sur de longues décennies, d'un « Panthéon » spécifique accueillant les « grands disparus » kurdes comme Kamuran Bedirkhan (m. 1978), Yilmaz Güney (m. 1984), Abdurrahman Ghassemlou (m. 1989), Nureddin Zaza (m. 1998), Ismet Chériff Vanly (m. 2011), qui dote la diaspora d'une histoire propre. Elle explique aussi la coexistence des modes de transmissions et de ruptures intergénérationnelles au cours des mêmes processus de mobilisation et de formation d'une mémoire interne à la communauté.

La spatialité ensuite, qui se décline également en plusieurs échelles, du lieu du départ initial, parfois un simple village détruit par l'armée dans les années 1980-1990, à l'« arrivée » et à l'installation en passant par un véritable « labyrinthe » où les impasses sont innombrables, mais où l'on trouve toujours une « sortie », mieux encore, un tremplin ou un point d'appui pour envisager la page d'après : chaque étape devient ainsi un repère, certes éphémère (à l'exception de la toute dernière qui est l'installation), mais donnant lieu à des expériences, des stratégies de survie et de repli et, bien sûr, des socialisations qui lui survivent. La « loi de l'hospitalité », que jadis l'on nommait également le « droit des gens » et que Coline Rondeau analyse dans des pages très littéraires en partant des *Suppliantes* d'Eschyle, s'arrache en effet de haute lutte et reste toujours précaire, incomplète. Mais le savoir-faire qu'elle engendre s'avère proprement socialisant : le « passeur »,

qui ne sera jamais nommé comme tel, est, ou devient un « ami » avec lequel se noue un lien de confiance, en attendant les conditions plus propices pour le « Grand soir », l'« organisation politique » se transforme en une « agence de voyage ». De même, *a posteriori*, mais seulement *a posteriori*, le parcours sinueux d'exil où loyautés, engagements, orientations, capitaux culturels, éducatif ou de militance gagnent de nouveaux sens, devient lisse et donne naissance à un roman personnel cohérent. Parallèlement cependant, le récit individuel se dépouille de sa singularité pour se muter en une note de bas de page dans le grand récit collectif chargé de lui donner sens en retour. L'ex-« candidat » à l'émigration ou le (futur) demandeur d'asile investit chacun des lieux de sa trajectoire en tant qu'individu, mais trouve sa raison d'être et sa légitimité dans le fait même de faire partie d'une collectivité, intra-kurde d'abord, puis « immigrée » ou « réfugiée » véritablement transnational à défaut d'être cosmopolite, ensuite. Chaque moment-lieu impose ou assure aussi un statut, informel, discriminant, stigmatisant, solidaire ou juridique, mais toujours changeant jusqu'à l'installation ultime. Comme le précise Coline Rondeau, si le demandeur d'asile est un simple nombre parmi tant d'autres, et le débouté un être fragilisé ontologiquement dont mêmes les grèves de la faim peuvent passer inaperçues, le réfugié, lui, est déjà une « personne » qui peut occuper, en toute légalité, une place importante dans l'espace de visibilité des sociétés européennes, visibilité qu'il amplifiera par son action artistique, politique ou publique.

La mobilité, en troisième lieu, car la « trajectoire » individuelle n'est jamais qu'individuelle, pas plus que la formation d'une « communauté » n'est jamais qu'un processus exclusivement collectif : elles sont faites ou sont les fruits des mobilités, d'abord internes à la Turquie, puis couvrant une bonne partie de l'Europe avant de déboucher sur l'« installation », laquelle à son tour prépare le terrain pour d'autres types de mobilité sous la forme de « circulation » des personnes, des idées, des mots d'ordre, des images, des livres, des chansons... Les « rhizomes » qui se forment à la faveur de ces mobilités incessantes et polymorphes nécessitent donc simultanément l'existence d'un noyau dur, familial, de socialisation, de camaraderie générationnelle ou de militance, et le dépassement de ce même noyau dur pour s'ancrer dans un temps plus long et un espace plus vaste, se doter d'une historicité autant que des ressources culturelles, politiques, et dans certains cas économiques, qui se trouvent ailleurs que dans son nouveau « terroir ».

Et le « savoir-faire », en dernier lieu, cet art d'opérer, dissimuler, rendre visible ou adapter et s'adapter, « être renard parmi les renards et loup parmi les loups » selon l'expression de l'anthropologue américaine Clifford Geertz, gérer les contradictions, à commencer par les siennes, saisir par anticipation les opportunités autant que les contraintes... Loin d'être inné, cet art s'acquiert, se diffuse, se « professionnalise » pour mieux assurer le « passage » par terre, par mer et/ou par air, maîtriser la « démarche » administrative, ou

penser la survie et l'« ancrage » dans un cadre territorial nouveau à apprivoiser. Ce savoir-faire constitue aussi un « capital » de base conditionnant, du moins partiellement, l'accès à d'autres capitaux comme la langue, la culture, un métier ou encore les « us et les coutumes ».

Tout gagne au cours de ces processus complexes une double nature contradictoire, tragique et fertile en même temps. Et ce jusque dans la mort. Coline Rondeau montre ainsi avec brio que la communauté de Kurdes « circulants » est aussi la communauté de Kurdes « fixants » : par les rituels de l'« enterrement des morts », et plus particulièrement de ceux des « martyrs » ou des figures emblématiques, elle transforme la terre d'accueil en un lieu de recueillement ; mais par un autre type d'« enterrement », des « maux » cette fois-ci, elle s'avère aussi capable de faire de l'association ou de la fête du « Jour Nouveau » (21 mars), l'espace-temps par excellence d'une socialisation kurde intra ou interconfessionnelles, intergenres et intergénérationnelles.

Hamit BOZARSLAN

Directeur d'études de l'EHESS